

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 12

Artikel: A Moscou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Mier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SWITZERLAND : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Histoire de la nation suisse.

C'est sous ce titre que vient de paraître chez M. H. Mignot, éditeur à Lausanne, la première livraison d'une nouvelle histoire suisse, par M. van Muyden, président de la Société d'histoire de la Suisse romande. Cette publication a été partout bien accueillie, car elle vient à son heure, tenant compte des dernières recherches de la critique historique.

L'introduction contient des pages superbes. Après des considérations générales d'une grande hauteur de vues sur le caractère tout particulier de notre histoire, l'auteur s'attache à démontrer combien notre unité nationale est remarquable et solide, malgré nos différences de races, de mœurs, de langues et de religions : « La variété dans l'unité, telle est, dit-il, l'aspiration commune de cette unité nationale. »

M. van Muyden ne s'est pas borné comme tant d'autres historiens à une simple et aride narration des faits; il a recherché les causes morales qui les ont produits, ce qui donne à ses récits quelque chose de plus humain, de plus instructif. Tout ce qui touche à la civilisation de nos ancêtres, à leur situation économique, leur mode de vivre, leur manière de se nourrir, de se loger, de se vêtir, etc., y est traité avec un soin particulier.

L'ouvrage, qui comprendra deux volumes, offrira donc le plus vif intérêt, et nous ne saurions trop le recommander à tous. — Pour faciliter l'intelligence du texte, l'auteur y a joint des planches en phototypie et des zincogravures représentant des monuments, des armes, des sceaux, des monnaies, des champs de bataille, des cartes et des portraits. En résumé, c'est là une œuvre complète, intéressante de tous points, et que nous désirerions voir dans chaque famille suisse; car ils sont encore bien nombreux ceux de nos concitoyens qui ne connaissent que d'une manière vague et imparfaite l'histoire de notre patrie.

Pour en faciliter l'acquisition à toutes les bourses et à nos écoles, l'ouvrage paraîtra en livraisons de 80 pages, grand in-8°, à 1 fr. 50, envoyées franco à domicile, de six en six semaines. — On souscrit chez M. H. Mignot, éditeur, 17, Pré-du-Marché, Lausanne.

M. Mignot voudra bien nous permettre de reproduire, à l'intention de nos lecteurs, le chapitre suivant, emprunté à la 1^{re} livraison!

Les premiers habitants de la Suisse.

Avant l'apparition des montagnes, des vallées et des lacs, qui en font aujourd'hui le principal ornement, la Suisse était complètement submergée par l'immense océan. Lorsque les eaux se furent retirées, le sol se recouvrit d'une végétation et d'une faune tropicale, dont l'existence nous est attestée par des débris de plantes et d'animaux, tels que palmiers, camphriers, crocodiles, tapirs et rhinocéros. A ces premières périodes molassiques en succèdent d'autres plus humides, durant lesquelles la Suisse fut envahie par de vastes glaciers. Puis, les glaciers s'étant retirés, une flore et une faune d'un caractère plus septentrional que les précédentes se développèrent. Nos contrées se recouvrirent de forêts de pins, de chênes, d'érables et de bouleaux, que parcouraient l'ours des cavernes, le cerf

gigantesque, le chat sauvage, le rhinocéros à narines demi-cloisonnées et l'éléphant antique. Un nouvel abaissement de température amena une dernière période glaciaire, suivie à son tour d'une élévation graduelle de chaleur, qui a subsisté jusqu'à nos jours.

Durant les temps qui suivirent la dernière période glaciaire, le climat de la Suisse était, à en juger par les animaux qui la peuplaient, beaucoup plus froid qu'aujourd'hui. C'était l'époque du mammouth, du renne, du renard polaire et des mousses boréales.

L'homme, dont l'existence est constatée non loin de la Suisse, dans la vallée de la Saône, à la période glaciaire, ne semble avoir fait sa première apparition dans nos contrées qu'à l'époque du renne; il habitait dans des cavernes et menait un genre de vie pareil à celui des troglodytes. Sa présence se révèle par des ornements et des outils en bois de renne trouvés à Veyrier au pied du Salève, au Sex sur Villeneuve, dans les grottes de Thayngen, à Freudenthal et au Schweizersbild, dans les environs de Schaffhouse. Cette dernière station a été fouillée récemment par le Dr Nuesch, dont la collection a été acquise par la Confédération pour le Musée national. On a trouvé au Schweizersbild des ossements humains décelant l'existence d'une race dont la taille se rapproche de celle du Lapon. Parmi une foule d'instruments en silex et en os, on a découvert des dessins gravés sur des pierres calcaires et des bois de renne; sur l'une de ces cornes façonnée en bâton de commandement, on remarque un croquis représentant un renne et, sur une pierre calcaire, des images figurant un âne sauvage et un cheval, ébauchées par des artistes de cette époque reculée. Ces premiers habitants de la Suisse, comme aujourd'hui encore les Esquimaux, vivaient de chasse, de pêche et du produit de leurs troupeaux.

La température en se radoucissant permit à l'homme d'ensemencer le sol. Gravissant un premier échelon de la civilisation, il se construisit des habitations au milieu des eaux, afin de se mettre à l'abri des agressions de ses ennemis. Le nombre des stations lacustres était considérable; on en a découvert plus de deux cents; quelques-unes de ces cités étaient composées d'environ cinq cents cabanes, ce qui permet de supposer une population de cent mille âmes, concentrée principalement aux bords des lacs de Constance, Zurich, Bienne, Morat, Neuchâtel et Léman.

L'époque lacustre a duré un nombre d'années qu'il est impossible de préciser, même approximativement, mais qui doit se chiffrer par centaines. Pour marquer les diverses étapes de cette civilisation, on l'a divisée en âges de la pierre, du bronze et du fer. Les restes de plantes, telles que l'orge, le froment, le lin, l'if, le chanvre et le pin, que l'on a trouvés dans les ruines de ces demeures primitives, démontrent que le climat de la Suisse, à l'âge de la pierre, devait être déjà analogue à celui de nos jours. Les animaux arctiques, tels que le renne, avaient quitté nos contrées et se trouvaient remplacés par ceux que l'on y rencontre aujourd'hui; parmi les espèces actuellement disparues qui peuplaient alors les forêts de l'Helvétie, citons l'auroch et le castor. Les savants ne sont pas d'accord sur l'origine des hommes lacustres, les uns les rattachent au rameau finnois, d'autres aux Ibères, d'autres supposent qu'ils étaient autochtones. La planche que nous donnons en tête de ce volume montre qu'ils avaient le goût de la parure; les matières avec lesquelles ils confectionnaient certains de leurs ustensiles provenaient de pays fort éloignés, ce qui prouve qu'ils avaient des relations commerciales déjà étendues, quoique vivant dans un état de civilisation bien rudimentaire.

A Moscou.

C'est à Moscou que dans la première quinzaine de mai auront lieu les fêtes du couronnement du Tsar. — Voici, à ce propos, d'intéressants détails sur cette belle ville :

Bâtie, comme Rome et comme Constantinople, entre sept collines, Moscou la Sainte, « la Mère » (Matouchka), est le cœur, l'âme même de la Russie orthodoxe.

Après Londres, c'est la deuxième ville d'Europe. La cité s'est formée de zones concentriques, dont le noyau est resté le Kremlin et le Kilaï-Gorod. Tout autour s'étend la Ville-Blanche (Biley-Gorod). Puis vient la Ville de Terre (Zemlianoï-Gorod) qui, elle aussi, a crevé ses remparts et s'est répandue dans la plaine.

Comme plan général, Moscou ressemble assez à Paris.

Cette parenté s'accuse à cause de la Moskova qui, à l'ouest, enveloppe la ville de ses flots argentés, et, par onze ponts, fait communiquer la rive gauche avec la rive droite.

Les rues sont larges, les trottoirs asphaltés sont très élevés au-dessus de la chaussée — précaution urgente pour la neige. — Le pavage, fait de pierres rondes, est très inégal. Sur le sol inconsistant, que les fortes gelées travaillent chaque hiver, ces pierres arrondies s'enfoncent, se déplacent, creusent des trous et constituent parfois des chemins peu agréables aux piétons.

Mais quand l'hiver a blanchi, nivelé, consolidé les routes, tous ces inconvénients de détails disparaissent.

L'hiver, tant aimé des Russes, est d'ailleurs la saison incomparable.

L'activité augmente partout, dans les campagnes comme dans les villes. On profite du traînage sur la neige pour les gros transports, pour les transactions de tous genres.

Ensommeillés l'été, séparés des centres à cause de l'absence de route, de l'effondrement des chemins, les villages se réveillent, s'agitent. La grande plaine incolore, où seules les isbas aplaties font des taches grises, s'est métamorphosée.

C'est maintenant une mer gelée, unie, qui permet aux traîneaux de dévorer l'espace avec une rapidité vraiment vertigineuse.

Le moujik conduit en général avec la même sûreté de main que les cochers des villes.

Il a la passion de la vitesse et le sens du cheval. Pas d'obstacle pour une bonne troïka : le cheval du centre, la tête surmontée du douga (arc en bois) à sonnettes, trotte toujours, tandis que les deux autres, attelés en dehors des brancards, sans collier, presque libres et presque sauvages, galopent éperdûment. D'un coup de langue, le moujik lance ses chevaux à l'assaut des talus; d'un mot, il les prévient des fossés, et la troïka court, saute, vole à travers champs, enveloppée d'une fine poussière de neige.

LES RUES DE MOSCOU

Les rues de Moscou sont curieuses et fort pittoresques.

A chaque instant, on rencontre des surprises, des changements à vue, tout à tour des fresques délicieuses, des coins indescritibles dignes du pinceau de Goya ou de Delacroix.

Le luxe raffiné de l'Europe s'étale près d'un décor d'Asie. Un comptoir poussiéreux, qui fait des milliers d'affaires avec la Chine et le Turkestan, s'appuie à une imprimerie moderne où l'on entend ronfler les machines dernier système. Un traktir (maison de thé), rempli de cochers et de moujiks, montre sa façade peinte en vert, vis-à-vis d'un

élegant monastère aux campaniles dorés, qui, tout le jour, résonnent des voix pures des jeunes novices.

Et ce sont à chaque pas, dans les rues animées par les petits ivostchiks en cafetans bleus, sur les trottoirs étroits qui courent entre les maisons peintes, des rencontres amusantes ou bizarres. Tantôt c'est un pope jeune et beau, en robe grise ou marron, ses cheveux flottants sur les épaules, sa barbe soignée, étalée en éventail, pour laisser entrevoir la grosse chaîne d'argent qui scintille à son cou; d'autres fois, c'est un moine en bonnet de velours, le visage encadré de boucles blanches; puis un Chinois avec sa tresse pendante et ses petits pieds, ou un Tartare aux yeux pétillants d'intelligence, dont la tête rasée ressemble à une boule.

LES PRODUITS

Assez originaux aussi les marchés: d'abord les boucheries, les amas de viande dépecée par quartiers à la hache, quand elle est gelée, avec, au bout de la boutique très vaste, le scintillement de la lampe sacrée allumée devant un icône.

Les poissonneries ont un cachet plus particulier encore: partout des piscines profondes, entre lesquelles le public circule à l'aise; dans ces piscines, les poissons de [tous les fleuves de la Russie que l'on achète vivants et que l'on prend au filet.

Dans des baquets baignent aussi — j'ignore pourquoi — de mignons petits pores, si petits, si blancs, e groin si rose qu'on les prendrait pour des bêtes en sucre. On les fait rôtir entiers et on les sert entourés d'une neige de raifort.

Quant aux fruits, aux légumes, ils abondent sur les marchés.

Non seulement l'horticulture russe suit, avec succès, les traces de la nôtre, mais peut-être nous dépassera-t-elle bientôt.

Chez nous, on cultive beaucoup dame routine; ici, au contraire, on va, parfois même d'un bond téméraire, au dernier projet, à la plus récente découverte.

D'ailleurs, le fruitier de la Russie est sans rival: il s'appelle la Crimée.

Et la Crimée est une autre Italie avec ses magnifiques vallées semées de villas et de ruines, une Italie qui a des forêts de chênes rouges et de frênes, de grenadiers et d'orangers.

Avec son sol fertile et son radieux soleil, la Crimée a un ciel ouvert sur l'Europe, un autre sur l'Asie.

Le Danube lui apporte les produits et les échos d'Occident, tandis que la mer d'Azoff la met en rapport avec l'Orient. De plus, elle touche à Constantinople et, par le chemin tout bleu des Dardanelles, regarde la côte méditerranéenne.

A chaque pas, en Russie, tantôt devant un spectacle, tantôt devant un autre, on est frappé de la vitalité de ce pays.

Dans les classes supérieures, les Russes ont une nature mobile, ardente, un esprit complexe, une intelligence très souple.

Les paysans ont gardé leur ténacité, leur foi, avec les vertus primordiales des forts: endurance, douceur, résignation, calme, bravoure.

Cette masse compacte de la nation, quelle terre vierge, quel fonds extraordinairement puissant!

Née d'hier, pour ainsi dire, dans l'Europe chancelante et vieillie, la Russie aura un magnifique rôle à jouer.

Les Russes de tous les partis sont d'accord sur ce point: la grandeur future de leur patrie, son rôle prépondérant dans les destinées de l'Europe.

(La France.)

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXVII

Tout allait donc pour le mieux dans les deux ménages; c'était à croire que l'absence momentanée de ces dames et leur séjour à Genève avaient exercé sur elles une heureuse influence.

Et nos deux compagnons de plaisir, qui n'étaient pas restés insensibles aux témoignages d'amitié que leurs épouses — rajeunies par un costume à la mode — leur avaient donnés, étaient au troisième ciel, tout en ayant l'air de se demander s'ils n'étaient pas victimes d'une illusion.

Dans les confidences qu'ils échangeaient en

se rendant à leur village, dès la gare d'Echalens, quand, accélérant le pas, ils se trouvaient à quelque distance de leurs épouses, ils durent reconnaître combien il était plus agréable de vivre ainsi en bonne harmonie entre mari et femme.

— Eh bien, disait Favey en passant le bras sous celui de son beau-frère, ça ne pourrait pas mieux aller avec nos gouvernements; on dirait presque qu'on vient de se marier.

— C'est vrai; elles sont à croquer, comme on dit.

— Jamais je n'ai vu la mienne plus guillette..... Il faut tâcher que ça dure, reprit Favey.

— Je ne demande pas mieux, fit Grognuz; mais pourvu que la Marienne ne se réveille pas toute gringe demain matin.

— Ah! ma foi, il te faudra agir en conséquence, il te faudra être genti. D'ailleurs, tu me diras ça demain le tantôt en allant prendre un demi chez Isaac pour lui dire bonjour. Epi nous allons passer l'acte jeudi; nous les prendrons avec nous; on fera un bon dîner ensemble à l'hôtel avec le notaire et le mossieu qui achète, et ce sera encore un bon jour de passé.

— C'est juste, je ne pensais déjà plus à cet acte.

— Aloo! ça ne m'étonne pas; c'est à force que tu es content de retrouver ta Marienne.

— Dis pas des bêtises, répond Grognuz, tout souriant.

Arrivés au village, Mme Grognuz, toujours fort gaie, dit à son mari: « Philippe, va-t'en vite chercher la clef chez Sami, et dis à la Françoise de me prêter une miche jusqu'à demain. »

Puis s'adressant à ses deux parents: « Nous ne voulons pas nous quitter comme ça, vous allez venir manger un petit morceau avec nous, sans compliments. Nous trouverons des œufs, et une omelette est bientôt faite. »

Grognuz ne tarda pas à les rejoindre; il tourna la clef dans la serrure, frotta une allumette sur le fond de son pantalon et alluma la lampe qui se trouvait sur la table de la cuisine, une de ces cuisines spacieuses, comme on en trouve encore fréquemment dans les anciennes habitations de la campagne.

Mme Favey qui avait, dans le village, la réputation de faire des omelettes délicieuses, dit à sa belle-sœur:

— A présent, Marienne, laisse-moi seulement faire, pendant que tu mets la table.

— Eh bien, si tu veux, elle sera meilleure... La toupine du beurre est là, au bas du petit buffet.

De légères bûches de sapin flambèrent bientôt sur le large foyer, illuminant la cuisine jusque dans ses plus sombres recoins.

Le beurre crépita dans la poêle, et Mme Grognuz avait à peine mis le couvert, que déjà l'omelette trônait au milieu de la table, exhalant autour d'elle un fumet appétissant.

Grognuz alla chercher deux bouteilles de bon vin de *La Côte*, et les déposa sur la table en disant:

— Celui-là doit être bon... épi, vous savez, quand il n'y en a plus, il y en a encore... Débouche voir, beau-frère.

Tous prirent place autour de l'omelette et s'empressèrent de trinquer en se souhaitant mutuellement une bonne santé.

Vers la fin de ce modeste repas, qui fut très animé par la bonne humeur de chacun, Favey prenant sa femme par la taille lui donna quelques gros et bruyants baisers. Grognuz, le regardant du coin de l'œil, fut heureux que ce bon mouvement lui donnât l'occasion d'en faire autant.

Pendant ce temps, la chatte, frôlant les jam-

bes de son maître et prenant des airs câlins, semblait aussi solliciter quelques caresses.

— Marienne, s'écria tout à coup Grognuz, regarde voir la minette qui est jalouse!...

— C'est vrai... pauvre Emma!... — on se souvient que c'est le nom de la chatte — viens un peu sur mes genoux... Tu es tout étonnée de voir ton maître si galant... On verra si ça dure...

— Il ne tient qu'à toi, Marienne, répliqua vivement Grognuz.

— Oh! pas à moi seulement, Philippe... Qu'en dis-tu? fit cette dernière en tirant gentiment l'oreille de son époux.

C'est sur ce ton que se termina la soirée; c'est dans ces heureuses dispositions que les deux couples se séparèrent et se serrèrent la main on ne peut plus cordialement.

Avant d'aller se coucher, Mme Grognuz voulut voir « si ses petites bêtes » avaient été bien soignées. Son mari l'accompagna.

Les poules, dormant paisiblement sur leur perchoir, n'entrèrent pas même un œil à leur arrivée; aussi s'éloignèrent-ils bientôt pour aller rendre visite à la chèvre. Cet animal si paisible et si amical, que Mme Grognuz avait soigné et traité pendant tant d'années, ne la reconnaissant pas dans son nouveau costume manifesta de la mauvaise humeur.

En voyant les deux grands nœuds de rubans, qui se dressaient sur le chapeau de sa maîtresse, comme deux cornes, la chèvre baissa la tête, dressa les oreilles et fit mine de vouloir vigoureusement cogner.

— Eh bien, fit Grognuz, il ne faut pas la chicaner, Marienne; elle se gêne un peu de toi; il faut attendre que tu mettes ta robe des jours... Allons nous réduire.

— Je crois, pardine, que tu as raison, Philippe; allons.

(La fin au prochain numéro.)

La poignée de mains

au point de vue du savoir-vivre.

Il nous tombe sous la main un ancien numéro du *Petit Journal*, dans lequel *Ann Seph* donnait sur la poignée de mains les règles de convenance et de savoir-vivre qu'on va lire, et dont quelques particularités peuvent encore être ignorées de plusieurs:

« On ne tend pas la main aux gens que l'on voit pour la première fois, dès le début de leur visite, à moins que ce soit par suite d'un mouvement bienveillant, charitable, pour les encourager, les mettre à l'aise ou, encore, si ce sont des personnes adressées par un ami commun, et afin de ne pas faire mentir le proverbe:

« Les amis de nos amis, etc. »

A la fin d'une première entrevue, on ne donne pas non plus sa main, si des relations mondaines ultérieures ne doivent pas s'établir entre les deux interlocuteurs. Toutefois, il arrive qu'à première vue une sympathie aussi vive que soudaine s'établisse entre deux personnes. Alors, si on a été subjugué et si on s'aperçoit que, de son côté, on n'a pas été désagréable, on peut avancer sa main; c'est la manifestation extérieure de ce sentiment presque irrésistible qui vient de naître dans le cœur. Mais on mettra dans ce geste spontané une nuance de réserve, de timidité, comme si l'on disait: « Je risque de me faire trouver bien familier. » Et en effet, cette manière rapide de procéder pourrait fournir matière à critiques.

Jamais un homme ne présente le premier sa main à une femme. C'est elle qui doit avoir l'initiative de ce mouvement. « C'est la reine qui parle la première » et dans les rapports mondains, la femme est reine; elle a, du moins, la prééminence sur l'homme. La femme en ten-